Quatrième collection d'art au monde, les Musées du Vatican réinsufflent du spirituel dans le regard des visiteurs, explique leur directeur Antonio Paolucci, qui présente ses collections à « La Croix »

Aux Musées du Vatican, de la culture à la foi

REPÈRES

Visiter
les Musées du Vatican

Tous les guides touristiques consacrent de nombreuses pages aux Musées du Vatican.
On y accède par le bastion nord des remparts de la cité du Vatican, viale Vaticano.
TÉL.: 00.39.06.698.849.47.
HORAIRES: 9h-18h (dernière entrée à 16h). Vérifier sur le site officiel les modifications saisonnières : http://mv.vatican.va/
Gratuit le dernier dimanche du mois (9h-12h30).
Le billet donne droit à la visite des musées le jour de son émission, et à celle du Musée historique du Vatican, au Palais du Latran, dans les cinq jours suivants.
Durée de la visite : de trois heures à... plusieurs jours.

De prime abord, les Musées du Vatican peuvent paraître décourageants: pas moins de 7 kilomètres de galeries, 42000 m² d'expositions, des queues réputées pour leur longueur impressionnante dès huit heures du matin... Les initiés savent qu'il vaut mieux éviter le samedi, et tenter la visite le mercredi matin: ce jour-là, les pèlerins vont par milliers à l'audience pontificale, délestant ainsi les musées. On peut aussi acheter ses billets en ligne, avec coupe-file...

Contrastant avec le gigantisme des lieux, ouverts dès 1503 par le pape Jules II, le bureau du directeur est, à l'échelle romaine, ridiculement petit. À Rome en effet, les palais sont communs, les vastes salles courantes. Mais non, Antonio Paolucci s'est choisi un espace presque humain d'une quinzaine de mètres carrés.

Pourtant, en public, l'homme en impose. Ancien ministre italien de la culture, en 1995-1996, sa faconde est réputée. Lors des conférences de presse annonçant ses grandes expositions, il improvise longuement, sans notes. De sa voix chaleureuse, il fait vivre quasi charnellement les artistes immenses dont on devine qu'ils peuplent ses jours et ses nuits. En privé, le regard chaleureux vrille l'interlocuteur, comme s'il était un ami de toujours. Mais les mots se font rares, pesés. Lorsqu'il est hors champ, Antonio Paolucci, 70 ans, s'en tient à l'essentiel.

Non, sa nomination par Benoît XVI, le 4 décembre 2007, à la tête des Musées du Vatican, ne l'a pas surpris. *« En Italie, je suis plutôt connu »*, avoue-t-il, modeste. Avant d'être ministre, surintendant des biens culturels à Venise, à Vérone, puis à Florence, il était déjà un expert et un auteur fort réputé.

Pour lui, les Musées du Vatican, parcourus par plus de 4,5 millions de visiteurs chaque année *(« soit 9 millions de mains qui peuvent toucher, 9 millions de pieds qui foulent les sols »)*, *« reflètent l'universalité de l'Église catholique, de son histoire, de sa culture »*. Au-delà de ce qu'il appelle son *« attraction fatale »* – la chapelle Sixtine, balisée toujours et partout au long des kilomètres de galeries –, Antonio Paolucci évoque goulûment les musées paléochrétiens, chinois, d'art contemporain...

Ces trésors, répartis en seize musées, deux appartements pontificaux et quelques chapelles, concentrent le monde à Rome. Et la magnifique exposition consacrée actuellement à l'odyssée de Matteo Ricci en Chine, abritée par la colonnade du Bernin, ne le démentira pas: *« Matteo Ricci fut un précurseur. Vous savez qu'aujourd'hui le Saint-Siège est attaché à ouvrir des relations constructives avec la Chine... »* Des musées à la diplomatie, il n'y a, à Rome, qu'un pas.

Il a bien conscience du défaut génétique des Français: *« Vous êtes raisonnables, cartésiens. Alors que nous, Italiens, sommes naturellement baroques. Le baroque est l'identité de l'Italie. »* Son conseil aux visiteurs français est tout simple: *« Allez voir la chapelle Niccoline, entièrement peinte par Fra Angelico. Ce chef-d'œuvre est mon cadeau aux Français »*: dans la tour d'Innocent III, juste à côté de la salle des Grisailles, les magnifiques fresques de cette toute petite chapelle retracent les vies de saint Étienne et saint Laurent.

Parmi ses millions d'œuvres, Antonio Paolucci a aussi choisi *« son trésor »*, qu'il dédie aux lecteurs de *La Croix*: la *Transfiguration* de Raphaël. *« C'est le chef-d'œuvre de la maturité complète. Picasso l'avait compris lorsqu'il disait: "Leonardo Da Vinci nous promet le paradis, mais Raphaël*

nous le donne".»

Cette *Transfiguration* fut exposée au pied du cercueil de Raphaël, en 1520. Elle est exposée salle 8 de la pinacothèque, dans une mise en scène de toute la vie de ce maître: entre le *Couronnement de la Vierge*, œuvre de jeunesse, et la *Madone de Foligno*, à l'apogée de son génie.

Pour autant, Antonio Paolucci ne se satisfait pas d'admirer ses œuvres préférées. Il a aussi vu la mort en face. C'était en Toscane, lors du tremblement de terre de 1997 qui endommagea gravement Assise. Il était alors directeur des Biens culturels pour la Toscane. Il y eut quatre morts parmi son personnel. Chargé de la restauration de la basilique San Francesco d'Assise en tant que commissaire du gouvernement, il mit deux ans, avec ses équipes, à restituer au mieux les splendeurs de Giotto et Cimabue. Trois cents mètres carrés furent pourtant définitivement perdus. Panser les plaies de ce lieu unique fut pour lui une passion.

Son combat? Le véritable *«black-out sémantique universel»* que constitue la rupture de la transmission culturelle. *«Qui sait aujourd'hui ce que signifient l'Ascension, la Pentecôte, les stigmates du Christ?»* Il suffit de considérer les masses de touristes venus du monde entier *«spirituellement égarés»* face aux splendeurs exposées, devenues opaques, inexplicables.

Son remède: *«Il nous faut reconstruire le sens fondamental de ce que nous voyons. C'est bien plus qu'un enjeu confessionnel ou culturel. Il nous faut absolument enseigner la religion à l'école. Ici, nous faisons tout pour cela.»* Des parcours didactiques sont proposés dans les différents musées, sur réservation.

Ce débat fait rage en Italie, où l'enseignement de la religion est en question. L'homme ne répugne pas à prendre position, même si la politique ne le séduit plus: *«Elle n'est pas belle»*, avoue-t-il, amer devant ce que ses amis intellectuels nomment à Rome les *«berlusconades»* du président du Conseil. S'il apprécie la Ville éternelle, *(«Tout le monde est romain, n'est-ce pas? Cette ville est universelle»)*, il a laissé son cœur, sa femme, son fils à Florence. Là est sa maison.

Prenant congé, Antonio Paolucci se souvient une dernière fois: *«En 1797, votre Bonaparte nous a pris beaucoup de trésors: il avait bon goût! Heureusement, en 1816, après le Congrès de Vienne, tout est revenu: les Caravage, l'*Apollon du Belvédère, *le* Laocoon.»

Mais bon, le directeur n'en veut pas à l'empereur des Français. Ce qui compte pour lui, c'est la *«voie de la beauté»*, la *via pulchritudinis*, une voie de la beauté qui, avait expliqué Benoît XVI dans son récent discours aux artistes, constitue *«dans le même temps un parcours artistique, esthétique, et un itinéraire de foi, de recherche théologique.»*

«Le pape a raison, reprend le conservateur: *"La voie de la beauté conduit à l'espérance. Et l'espérance conduit à la foi." Dostoïevski l'avait déjà dit: "La beauté sauvera le monde."»*

FRÉDÉRIC MOUNIER

Aujourd'hui
REPORTAGE
Aux Musées du Vatican, de la culture à la foi